

A peine il m'avait quitté, que le médecin vint me trouver et me dit :

“ Madame votre mère va plus mal... il nous reste peut-être une dernière ressource... Je voudrais une consultation.

— Tout ce que vous voudrez, monsieur le docteur ; choisissez-vous même les médecins qui vous conviennent, ceux qui vous inspirent le plus de confiance, et envoyez-les chercher.

— Je vais les chercher moi-même. ” me dit-il. Ils revint bientôt avec deux de ses confrères. Ils examinèrent la malade avec le plus grand soin, l'interrogèrent de toutes les manières et allèrent s'enfermer dans ma chambre pour discuter ce qu'il y avait à faire.

J'aurais bien désiré assister à cette discussion, je le demandai avec instance, mais ces messieurs ne voulurent jamais y consentir ; ils me repoussèrent avec une dureté toute médicale.

Après une grande demi-heure qui me parut plus longue qu'une demi-journée tout entière, les deux étrangers se retirèrent, et notre médecin m'appela.

Il commença par me faire asseoir et il eut raison, car je ne pouvais plus me tenir sur mes jambes ; mon cœur battait si fort, qu'il semblait prêt à sortir de ma poitrine.

“ Je vous avertis d'abord, me dit-il, qu'il vous faut un peu de courage pour entendre ce que j'ai à vous dire.

— Dites, monsieur, dites, je suis prêt à tout.

— Madame votre mère n'est point bien... elle n'est point bien du tout. Ce que je redoutais dans le principe est malheureusement arrivé ; une large plaie s'est ouverte au-dessus de la fracture, et dans de pareilles conditions la consolidation est impossible, sa jambe est incurable...”

Il s'arrêta un instant, moi je poussai un long soupir, et il se fit un silence significatif.

“ D'un autre côté, poursuivit le docteur, la suppuration est telle aujourd'hui qu'elle ne peut tarder à occasionner une résorption purulente qui emporterait la malade.

“ Nous n'avons plus qu'une ressource, encore est-ce un moyen violent, un moyen extrême que je propose, parce que c'est mon devoir de le proposer, mais que je n'emploierai qu'en tremblant :

“ 1^o Parce que madame votre mère étant d'un tempérament peu robuste, et se trouvant de plus affaiblie par les souffrances de ces jours

passés, n'aurait probablement pas assez de force pour supporter ce remède ;

“ 2^o Parce qu'il est un peu tard et que la résorption que nous voulons prévenir peut déjà être commencée ;

“ 3^o Enfin parce que, même dans les conditions les plus favorables, le moyen en question est dangereux et redouté.

“ Mais ce moyen est le seul maintenant qui nous offre quelques chances de succès, il est le seul qui puisse nous permettre encore quelque espérance... c'est l'amputation.

— L'amputation ! la jambe coupée ! vous couperiez la jambe de ma mère ! ah ! monsieur, monsieur...

— Nous n'en viendrons là, bien entendu, que si la malade y consent ; je tenais à vous avertir, parce que cela vous intéresse presque autant qu'elle ; maintenant je vais en faire la proposition à votre mère.”

Le docteur me quitta : je poussai quelques exclamations et je fondis en larmes, puis je me jetai à genoux. Je restai longtemps en prière, et j'en retirai un peu de consolation.

La garde-malade vint m'avertir que ma mère voulait me parler. J'essuyai mes larmes, je m'armai de courage, et je me rendis près d'elle aussitôt.

— Mon Stéphane, me dit-elle d'une voix éteinte... j'ai une grâce à te demander...

— Laquelle, ma chère maman ?

— Tu sais que je t'aime, mon enfant... mon seul regret en quittant ce monde sera de te quitter avec et de t'y laisser seul... J'aurais bien voulu vivre encore quelques années... j'aurais bien désiré guérir à cause de toi... le médecin vien de me proposer un moyen...”

Je poussai une douloureuse exclamation qui voulait dire : je connais ce moyen.

“ Oh ! je m'y serais résignée, poursuivit ma mère : s'il devait être efficace... les souffrances ne me font pas peur... mais c'est un moyen si chanceux... si peu sûr... Stéphane, permets-moi d'y renoncer et de mourir...”

Je ne pouvais répondre. Je saisis la main de ma mère, je la couvris de baisers et de larmes, et j'éclatai en sanglots. A la fin pourtant je trouvai la force de faire définitivement mon sacrifice et en levant les mains au ciel :

“ Mon Dieu, mon Dieu, m'écriai-je, que votre volonté soit faite et non la mienne ! ”